

Et si Chadli avait eu du talent ?

Ah Chadli ! Tout a-t-il été dit ? Sur le fond, peut-être, oui ! La parution de ses mémoires annoncée pour novembre complètera sans doute le portrait clair-obscur qu'il lègue à la postérité. Voilà un homme simple, propulsé par un étrange réacteur dans les altitudes, installé par l'armée au pouvoir, par défaut, puis destitué par la même armée, et qui a tant bien que mal mené l'esquif à travers les récifs, avant de s'en retourner à sa chère plongée sous-marine sous les quolibets de la foule.

Et voilà aussi, comme d'habitude, qu'à son décès, il devient miraculeusement un grand homme. Ah ce culte des morts ! Ce que disait le général Lee des Indiens peut s'appliquer aux responsables politiques algériens : «Un bon responsable est un responsable mort.»

Et sur la forme ? Une coïncidence absolument inouïe : j'apprends le décès de Chadli au moment précis où je discutais avec des potes d'Octobre 1988. Si, si, je t'assure ! Ensuite, j'ai été littéralement noyé de littérature sur notre bon vieux Chadli. J'ai vécu la totalité de son règne, et ses soubresauts, et franchement, je ne savais plus quoi en penser ! J'ai été pris entre ces deux points extrêmes, indicateurs de sa gouvernance, la répression du Printemps berbère et «l'ouverture démocratique». Dit comme ça, on pourrait penser qu'il avait évolué. Mais non, c'est du zig-zag, ses mandats !

En réalité son bilan, comme celui de tous les présidents qui l'ont précédé, tout comme celui de ceux qui lui ont succédé, se lit du seul point de vue économique et sous un angle simplissime.

La question n'est pas de

savoir s'il a créé des richesses et si cette production est exportée, mais de s'interroger sur la façon dont il a dépensé la rente énergétique. Claquer le fric du pétrole, voilà le but !

De ce point de vue, être président de la République, en Algérie, est le job le plus pépère du monde puisque cela consiste à redistribuer une rente. «Ainsi quelle que soit sa configuration, le régime se retrouve bénéficiaire d'un grand apport financier, et le contrôle de l'Etat signifie le contrôle de milliards de dollars sans qu'il soit nécessaire de prélever dans les poches des citoyens», observe William B. Quandt.⁽¹⁾

Du coup, la pire des choses qui puisse arriver à un président algérien est précisément arrivée à Chadli en 1986 : la chute du prix du pétrole. Plus de blé pour l'échanger contre la paix sociale et appliquer le «bouffe et tais-toi !». William Quandt relève aussi que la manne énergétique permet «d'acheter le consentement politique ou de générer une élite prédatrice et avare qui s'accroche au pouvoir, et qui voit celui-ci comme le seul instrument de son bien-être». L'élite prédatrice, chaque président a eu la sienne !

La crise frappant, il fallait agir pour que la cocotte minute n'explose pas. Ça a été un p'tit octobre de derrière les fagots.

En repensant à cette période, ce qui me reste ce ne sont ni les manoeuvres par lesquelles il est arrivé au pouvoir, à son corps défendant d'ailleurs, choisi de notoriété publique par la SM en vertu de sa supposée inconsistance propice à la manipulation.

Ni son nettoyage anti-boumediéniste à la faveur duquel on apprendra que, chez les

hauts responsables de ce pays, fidélité à l'ancien et ralliement express au nouveau ne sont pas incompatibles. Ni l'article 120/121 des statuts du FLN selon lequel l'exercice de quelque responsabilité que ce soit dans les organisations de masse ou dans le secteur administratif et économique était assujéti à l'appartenance organique au parti-Etat, ce qui s'appelle de l'épuration politique.

Ni le folklore du PAP (Programme anti-pénurie) qui, à défaut de pourvoir à nos besoins, nous la population, a fait entrer dans notre vocabulaire des mots nouveaux, et dans notre comportement des pratiques nouvelles : Souk el Fellah, piston, fromage rouge hollandais, chaîne, allocation-devises, Tati, trabendo, Honda, Zastava, etc.

Ni la popularisation des interférences familiales, pour ne pas dire tribales, dans les affaires de l'Etat.

Ni la résurgence des zaouïas, ce qui était le début d'une carrière qui se poursuit gaiement.

Ni encore les nombreuses blagues dévalorisantes qui étaient répandues par d'obscurités forces pour souligner son ignorance.

Ni le bruit et la fureur d'une présidence qui n'a jamais vraiment trouvé sa légitimité.

Ce qui me reste je crois, c'est l'image d'un homme du système, parti de si bas et avec si peu de bagages intellectuels qu'il en était quelque part devenu émouvant.

Un peu comme dans ces contes où le pauvre bougre devient prince par la baguette d'une bonne fée, et qui se réveille un jour dans la cruauté d'une réalité implacable !

J'ai conscience, par le seul

fait de le qualifier d'émouvant, d'encourir l'étiquette honnie de chadliste, mais je ne m'en fais pas outre mesure. Elle cohabitera avec les autres étiquettes : benbelliste, boumediéniste, boudiafiste, kafiste, zeroualiste, triplement bouteflikiste, et ainsi de suite...

Chadli, bien sûr, c'était l'anti-berbère par préjugé et ignorance, plus que par position réfléchie. D'ailleurs, toutes ses inconséquences, et elles étaient nombreuses, découlent, dit-on, de l'oreille qu'il a prêtée à des cercles qui l'orientaient à leur guise, n'ayant pour sa part aucune autre «analyse» que celle du bon sens paysan.

La dialectique de l'histoire a voulu que ce soit sous son règne poreux qu'éclatent, à des intervalles rapprochés, les grands courants d'aspiration démocratique, et que ce soit lui qui les réprime.

Il n'est pas sorti indemne des violences exercées contre le Printemps berbère, ni de l'emprisonnement de militants des droits de l'Homme, ni de l'incarcération des citoyens qui manifestaient pour le logement, l'eau, etc. Ni de l'absurde opération «débidonvillisation» qui avait consisté à renvoyer des citoyens dans «leur douar d'origine», dans une démarche aux relents coloniaux.

Ni la présence d'une police politique qui réprimait à tout va, allant jusqu'à envoyer devant un tribunal le cinéaste Rachid Benbrahim trouvé en possession de journaux du PAGS ou au licenciement de notre consœur Malika Abdelaziz d'Algérie Actualités sur injonction d'un wali, par ailleurs beau-fils de Chadli, ni, etc.

A l'heure où on lui tresse des lauriers à la mesure de son suaire, ce que sa disparition



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

inspire, c'est une certaine perplexité. Certes, ce n'est pas la première fois dans l'Histoire contemporaine qu'un homme peu ou pas instruit parvient à des fonctions élevées, ou même au sommet de l'Etat. Ainsi, Ronald Reagan, petit acteur devenu président de la première puissance mondiale, ou encore George Bush qui ne savait même pas où se trouvait le Pakistan !

Ou bien le Premier ministre français du gouvernement Mitterrand, Pierre Bérégovoy, ancien ouvrier !

Chadli est donc devenu président de la République en dépit de son absence d'instruction. Pour coiffer au poteau tous les loups, diplômés ou non, qui se trouvaient sur son chemin, les crocs acérés, il fallait quand même qu'il ait du talent.

A. M.

1) *Société et pouvoir en Algérie, la décennie des ruptures*, Casbah Editions.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com

Le problème avec l'absinthe au jasmin, c'est la gueule de bois !

Football. Déclaration d'Ahmed Saâd, capitaine de l'équipe de Libye à son arrivée à Alger : «Nous avons complètement oublié les incidents du match aller.» C'est très bien mon p'tit Ahmed.

Mais nous, on n'a pas oublié !

70 députés tunisiens veulent la dissolution du parti Ennahda. Si je comprends bien, la grosse beuverie démocratique est terminée, et l'heure est à la gueule de bois ! Moi, les gueules de bois, on aura beau me dire que les recettes ont évolué, j'en suis resté aux bons vieux trucs de grands-mères. Entre autres, le jus de tomates bien acides. Et une fois ce breuvage ingurgité, on peut ensuite gamberger sur les dangers des cuites et de l'alcool. Parce que j'ai encore en mémoire l'euphorie des camarades tunisiens, notamment la frange trotskyste d'entre eux qui, à la chute de Ben Ali, assuraient à l'opinion nationale et surtout internationale qu'Ennahda était une formation modérée, imprégnée du jeu démocratique et respectueuse des règles de l'alternance. Très sincèrement, avec du recul, je pense que les camarades tunisiens, leur actuel président en tête, Marzouki, avaient forcé sur la piquette. Aujourd'hui, les brumes s'estompent et les vidéos de Ghannouchi s'étalant sur la toile, les camarades se rendent compte qu'Ennahda, le parti modéré, n'hésite plus à mettre sur la table des discussions et au cœur des débats «démocratiques» la question de l'application de la charia. Le problème avec les

substances euphorisantes, tout autant d'ailleurs qu'avec leur pendant hallucinatoire, c'est qu'elles vous donnent l'impression d'être les rois du monde, les plus forts dans l'art de maîtriser les processus les plus complexes. Sauf que ! Eh oui, sauf qu'avec l'islamisme, il y a un problème. Juste un. Oh ! Je ne vais pas en faire une montagne infranchissable, un handicap à toute discussion franche et ouverte. Non ! Mais je le pose là ce préalable, sur la table, bien en évidence et le décrète comme scellé et non négociable : IL N'EXISTE PAS D'ISLAMISME MODERE ! Voilà ! Pas plus en Tunisie, qu'en Libye, qu'en Egypte, et encore moins en Turquie ! La porte ouverte à la participation pleine et entière de la religion instrumentée dans la gestion des affaires de la cité est le premier danger pour la démocratie. Et ce préalable en appelle un autre. On ne peut jamais prétendre manipuler durablement les islamistes. Ni d'ailleurs composer avec eux. C'est une chimère. Ceux qui ont tablé sur le respect par Ghannouchi des règles de la démocratie en sont aujourd'hui aux maux de tête. En Algérie, nous avons connu aussi cet état. Avant de passer très vite à un autre état, celui des coupeurs de têtes. Et même comme ça, frères tunisiens, je vous «rassure», certains d'entre nous, ici même, continuent de tendre le cou, nos cous à nous bien sûr, vers les couteaux des frères des montagnes. C'est vous dire la longueur des chemins tordus que vous vous seriez épargnés si... Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

